

et aux voleurs, car les seigneurs de D'worp, ayant droit de haute et basse justice, possédaient une potence et un pilori.

La mère Geerts dit à son compagnon en regardant l'une des deux tours :

—Tiens, Urbain, chaque fois que je passe par ici je sens un frisson glacial qui me court dans tous les membres. J'étais jeune; oui, il y a bien vingt ans de cela, car nous sommes en 1741. Là, sous la tour à gauche de la porte, on avait enfermé un certain Frans Neefs, un pauvre diable accusé d'avoir volé du bois. C'était au cœur de l'hiver, et cette nuit-là il faisait si terriblement froid, que Frans Neefs gela dans sa prison. Lorsqu'on y entra le lendemain matin, on s'aperçut avec horreur que les rats... non, c'est trop affreux à raconter... le malheureux n'était plus reconnaissable. Je me trouvais par hasard au château, pour une commission, que l'on m'avait donnée, et je vis le mort lorsqu'on le sortit de son cachot. Cette vue fit sur moi une telle impression qu'aujourd'hui encore, après vingt ans, je crois voir le cadavre devant mes yeux. Et chaque fois que je mange un peu trop le soir, j'en rêve la nuit comme si cela s'était passé hier... Regarde, Urbain, voilà les archers qui sortent du château avec un prisonnier.

—C'est Lucas Stoppelenk, le cordonnier de Beersel, qui s'est battu la semaine dernière à la *Pomme d'Or*.

—Oui, oui, je connais l'affaire... Il a cassé le bras au fils du charron d'un coup de bâton. On le mène à Beersel pour y être jugé, car le seigneur de Beersel l'a réclamé pour son vassal. C'est heureux pour lui; maintenant il en sera quitte pour quelques semaines de prison et un peu d'argent. Ici on l'eût banni ou pendu, car le baron notre seigneur veut absolument extirper cette vilaine habitude de bataille et de rixes, et avant son départ pour Vienne, il a ordonné au drossart d'être impitoyable pour les querelleurs. Tu connais bien Bastien Voet, de Grootheyde?

—Marchons, mère Geerts, je suis pressé, interrompit le jeune homme.

—Parce que l'amman est avec eux, n'est-ce pas? Il est l'ennemi de ton bonheur, et tu aimes mieux ne pas le rencontrer?

—Comme vous dites? Venez, je vous prie.

—Non, je veux les voir passer.

—En ce cas, au revoir, la mère.

—Au revoir. Les voilà. Vois, ils lui ont lié les mains derrière le dos...

Urbain continua son chemin et se dirigea vers le village dont le clocher s'élevait au-dessus de quelques maisons à côté de la route. Mais bientôt il tourna à gauche, descendit dans une vallée ombreuse, traversa un petit pont et

dépassa deux moulins établis l'un près de l'autre, sur un petit cours d'eau.

Le pauvre garçon se retrouvant seul pensait avec amertume à son triste sort. Effrayé de la tentative qu'il avait résolu de faire auprès de son père, il rassemblait tout son courage pour ne pas reculer au moment décisif.

Plus loin, lorsqu'il passa devant un troisième moulin, le cœur lui battit bien fort, et il regarda timidement à la ronde. C'était là que demeurait Cécile... mais il ne vit personne.

Il dirigea ses pas vers une maison éloignée du moulin d'une portée de flèche. Le fumier devant l'étable ouverte, le verger ombragé de superbes pommiers, les champs qui s'étendaient sur la colline derrière la maison, comme des tapis diaprés, la charrue étincelante, les fenêtres peintes en vert, tout cela indiquait la demeure d'un laboureur aisé.

Urbain entra dans la maison, déposa son panier et se laissa tomber sur un banc près de la table.

—Bonjour Urbain; le marché a-t-il été bon? lui demanda un valet de ferme occupé dans un coin à tresser, ou plutôt à raccommoder un panier.

—Bonjour, Blaise. Où est mon père?

—Je n'en sais rien. Le père Roosens est venu ici lui dire quelques mots à la hâte. Le meunier avait l'air triste; votre père, paraissait fâché. Il a parlé un moment à voix basse avec votre mère, puis il est sorti avec le père Roosens.

—Du côté du moulin?

—Peut-être sont-ils allés au village. Si je ne me trompe, le meunier est venue pour une affaire très-pressée, car il priait à maints jointes votre père de le suivre. Vouslez-vous que j'aille voir si votre père est au moulin?

Le jeune homme fit un signe négatif.

—Votre mère est dans l'étable. Irai-je lui dire que vous êtes de retour du marché?

Comme il ne recevait pas de réponse, il regarda son jeune maître avec compassion et poursuivit son travail en silence.

Ce valet de ferme, Blaise Slyphsteen, était un pauvre garçon contrefait. Il avait une épaule plus haute que l'autre, une bouche énorme, des bras démesurément longs, et il boitait de la jambe gauche. C'était un enfant trouvé. Lorsqu'il eut cinq ans, les directeurs de la maison des pauvres tâchèrent de le placer comme vacher dans quelque ferme, mais personne ne voulut de lui. La femme Couterman seule consentit par pitié à prendre l'enfant sous son toit. Depuis lors elle l'avait bien traité, et comme Blaise ne rencontrait partout que rebuffade et moquerie, excepté dans la maison de ses bienfaiteurs, il leur était très-dévoué. Il par-